

Conférence sur René Courtin

—
28 juillet 2018 les Fondeaux



par Jean-Pierre Courtin

Résumé biographique

René Courtin est né le 27 juillet 1900 à Paris de Louis Courtin et Marguerite Bérard, Louis est polytechnicien et inspecteur des finances, directeur des Contributions indirectes, il sera conseiller d'Etat et président de chambre à la Cour des Comptes.

Etudes au lycée Carnot, baccalauréat en 1916, bac mathématiques en 1917, il commence sa licence en droit conjointement avec Sciences Po.

Thèse en 1923 sur « L'organisation permanente du travail et son action », thèse secondaire en 1924 sur « La notion d'accident du travail ». René a pu faire son service militaire de 3 ans en poursuivant ses études, il prépare l'agrégation, nommé chargé de cours à Montpellier en 1926 il est agrégé en 1927. Il est et restera un économiste libéral intransigeant.

Pendant toute cette période de jeunesse et de formation, séjours à la montagne (Chamonix ou Pralognan), longues vacances dans la propriété familiale de Saulce sur Rhône dans la Drôme, tennis avec amis et familles alliées, chasse et pêche.

A l'occasion d'une randonnée en Vercors il rencontre Simone Coursange, infirmière et cheftaine de louveteaux à Lyon, elle est dioise, elle a perdu sa mère à la naissance et son père colonel d'infanterie tué dans les premiers engagements de 1914 à Champenoux. C'est le coup de foudre, déterminant pour toute sa vie, ils se fiancent à Pâques 1926 et se marient en décembre. Ils auront quatre enfants : Marianne 1927, Francine 1929, Micheline 1933, Jean-Pierre 1939.

1937 (mars à novembre), mission universitaire française à Sao Paulo où il se lie à Claude Levi Strauss

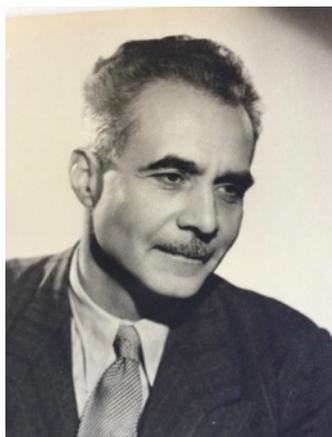
Admirateur de Briand et pour une Europe de la paix, il voit la montée du nazisme avec effroi et dénonce tous les renoncements de la France dès 1936 puis en 1938 ; en 1940, démobilisé de l'armée des Alpes il reprend son enseignement à Montpellier et entre en résistance aux côtés de Pierre Henri Teitgen. Il participe à la création du mouvement « Combat » unifié sous l'autorité de Jean Moulin, devient responsable politique de l'Hérault puis des 6 départements du Languedoc, entre en clandestinité à l'occupation de la zone sud en novembre 1942, brièvement en Aveyron puis à Lyon et Paris, membre du Comité général d'études il rédige le « Rapport sur la politique économique d'après guerre ».

Le 20 août 1944 il participe au gouvernement insurrectionnel dirigé par Alexandre Parodi, délégué du Général de Gaulle, et prend possession du ministère de l'Economie. Pendant un mois il reconstitue les services et les équipes, met en œuvre les premières mesures, Mendès France est alors nommé ministre dans le premier cabinet de Gaulle.

Création du journal « Le Monde » avec un triumvirat Beuve Méry – Courtin – Funck Brentano, René assurera la direction économique jusqu'en 1951 dans une collaboration difficile avec « Beuve ».

Engagement pour une Europe politique dès 1946, création du « Mouvement européen » dont il est le président exécutif dès 1947 et jusqu'à sa mort en 1964. Il est résolument atlantiste dans un monde dominé par la guerre froide, opposé à tout neutralisme et juge la politique gaullienne ambiguë ; il croit encore au parlementarisme et s'emporte contre la 5^{ème} république. Pourtant, dans sa logique d'économiste libéral et pragmatique, il acceptera de participer au comité Armand Rueff sur la levée des obstacles à la croissance fin 1959.

Toute sa vie et malgré des tâches multiples, une activité éditoriale intense, il a su préserver de longues vacances consacrées aux activités familiales et campagnardes, à l'accueil des amis, à la gestion des propriétés, à la pêche et à la chasse.



CONFERENCE SUR RENÉ COURTIN – 28 JUILLET 2018 A DIE

- **Les origines**
- **Jeunesse parisienne et grande Guerre**
- **René et Simone**
- **Economiste**
- **Résistance - brève épreuve du pouvoir**
- **Le Monde**
- **L'engagement européen**
- **Terres drômoises, René intime**
- **Cet homme**

LES ORIGINES

C'est l'histoire d'une famille de la bourgeoisie républicaine qui passe de la terre à la soie et aux responsabilités dirigeantes.



*Louis Courtin,
président de chambre
à la Cour des Comptes*

Le père de René, Louis Courtin, est né en 1858, avant dernier des 6 enfants de César Courtin et d'Emma Brès.

César, fils de viticulteur dans le Gard, fait de bonnes études et intègre l'Ecole des Mines de Saint Etienne, il est directeur des Houillères quand naît Louis, c'est un modèle de méritocratie républicaine.

Sa mère Emma Brès est la fille du notaire de Loriol, elle s'installera à Paris à la mort de César pour les études de son fils aîné Henri. Louis fait ses études au lycée Louis le Grand, intègre Polytechnique puis l'Inspection des Finances. Deux de ses frères seront ingénieurs des Mines et le dernier magistrat. Quant aux deux filles elles font du crochet, du croquet, Fanny ne se mariera pas.

La mère de René, Marguerite née en 1872, est une Bérard, fille d'Arsène et d'Albine Sabatéry, familles l'une et l'autre bourgeoise et terrienne. Elles seront un temps prospères dans l'industrie de la soie et l'agriculture en Algérie, il y aura aussi des reflux et des faillites, et aussi un pasteur nécessaire.



*Marguerite Courtin
née Bérard, vers 1899*

Ils se marient en octobre 1898, font un voyage en Italie d'où ils rapporteront une belle paire de gouaches qui rejoindront l'une l'appartement de Denis Chevallier, l'autre les collections du MuCEM à Marseille.

Quand René naît le 27 juillet 1900 Louis est directeur des Contributions Indirectes, c'est à dire directeur des Impôts car l'impôt sur le revenu n'existe pas encore, il sera Conseiller d'Etat l'année suivante puis en 1903 président de chambre à la Cour des Comptes.

En 1900 Emile Loubet est président de la République. C'est un élu de la Drôme à Montélimar, ami de la famille Coursange, il a remplacé Félix Faure qui a succombé dans son bureau aux gâteries de sa maîtresse. Waldeck Rousseau est président du Conseil, c'est un républicain modéré, assez autoritaire, qui a l'intelligence de rassembler au centre. Il faut raccommoier le tissu social car l'Affaire Dreyfus a fait des ravages, elle a gravement ébranlé le prestige de l'armée, ranimé le poison du nationalisme et de l'antisémitisme mais aussi a fait émerger avec Zola la figure de l'intellectuel engagé.

NB : Il y a quelques mois, un article du monde assez convaincant a fait le rapprochement entre Macron et Waldeck Rousseau qu'on a beaucoup oublié (saint simoniens l'un et l'autre, exaltant le travail et l'entreprise)

Et quel est le contexte de la 3^{ème} république ? Elle s'est installée avec la débâcle de la guerre perdue qui emporte le second Empire - la France sera encore occupée jusqu'en 1873 et elle a perdu l'Alsace Lorraine, la Commune de Paris a été une guerre civile sanglante, réprimée par Thiers avec une grande dureté. La république constitutionnelle avec un président, une Chambre des députés et un Sénat ne sera stabilisée qu'en 1877, ces événements extrêmes font émerger l'affrontement droite - gauche qui va désormais structurer la vie politique, avec la montée du syndicalisme, les débats sur la laïcité et la franc maçonnerie, le populisme de Boulanger, le service militaire universel de 5 ans: à gauche Gambetta, au centre les 2 Jules, Grévy et Ferry, puis Sadi Carnot, à droite Mac Mahon et de Broglie, les nostalgiques de la monarchie. C'est aussi une période de développement de l'industrie, des sciences et de la recherche, d'ouverture par les échanges et les colonisations européennes, les expositions universelles se succèdent....la Tour Eiffel a été érigée pour l'exposition de 1889.

L'affaire Dreyfus va cristalliser les positions, c'est une petite guerre civile, les droits de l'homme contre l'ordre et la nation. Ce n'est pas simple car l'Allemagne de Bismarck est menaçante à nouveau et a formé avec l'Autriche et l'Italie l'alliance de la Triple, la France n'a pas d'autre choix que se rapprocher de l'Angleterre et de la Russie, la politique des blocs est en place.

Mon père m'avait dit, et il semble que c'était un sujet sensible, que son père Louis, grand commis de l'Etat n'avait jamais exprimé sa position dans « l'Affaire ».

JEUNESSE PARISIENNE ET GRANDE GUERRE

René fait ses études au Lycée Carnot, sans passion excessive, il attend les longues vacances drômoises et les séjours en montagne, il a rejoint les Eclaireurs unionistes des Batignolles en 1913 et la grande guerre s'annonce. Quand la mobilisation générale est décrétée le 1^{er} août 1914, la famille est en vacances à Pralognan en Savoie et revient à Saulce ou elle passera tout l'automne tandis que Louis suit le gouvernement qui s'est replié à Bordeaux. On retrouve Paris en janvier 1915, le lycée et les activités familiales, puis les séjours dans la Drôme. Louis trop âgé n'a pas été mobilisé et il est sans doute plus utile dans ses fonctions de grand commis, mais il ne lâche pas ses activités terriennes, chasse et pêche au Rhône, surveille les vendanges et achète ses paires de bœufs à la foire de Montélimar - la

guerre fait rage mais la vie continue, cet équilibre entre les responsabilités publiques et la gestion des terres familiales restera une constante.

René prendra son permis de chasse en 1916 l'année de son premier bachot, puis décroche un bachot mathématiques en 1917. Au printemps 1918 Paris est bombardé et la famille est envoyée de nouveau à Saulce, René réussira pourtant sa première année de droit et passe des vacances en montagne et dans la Drôme, il va être mobilisé mais - c'est l'armistice.

Dès lors il va poursuivre ses études sans rupture à la faculté de droit puis à Sciences Po tout en faisant son service militaire de 3 ans dans un bataillon d'étudiants, de cette période René gardera des amitiés fidèles ; il est lauréat de Sciences Po, membre actif du Gedes (Groupe d'études économiques et sociales) où il prononce une conférence, il fait paraître un article dans le journal « Le Temps » et commence un doctorat. Louis enseigne à Sciences Po les Finances Publiques et théorise le « fait générateur de l'impôt ». On peut voir dans cette filiation et sans malice l'illustration de la thèse de Bourdieu sur la reproduction des élites.

Quel est donc le jeune homme René ? C'est un fils respectueux, travailleur et sûr de lui, certainement décidé à faire une belle carrière – Il n'a pas la prétention de dire, comme son camarade d'études Wilfried Baumgartner à l'âge de 16 ans : « Je serai Gouverneur de la Banque de France et Ministre des Finances » (ce qu'il sera effectivement sous les gouvernements du Général de Gaulle) et il craint que la grande guerre ait annoncé la fin de l'histoire, d'une histoire dont il



n'aurait pas été acteur. Il ne savait pas alors que l'intransigeance de Clémenceau (L'Allemagne paiera...) et la rancœur de l'Allemagne diaboliquement exploitée par Hitler dès 1933 lui donneront l'occasion de s'engager...



Partie de tennis, années 1920

René est assez mondain, on danse beaucoup à Paris entre familles amies et dans la HSP (haute société protestante), il soigne ses manchettes de smoking, on danse aussi au Ministère des Finances et à l'Elysée.

Mais il est aussi très attaché à la terre drômoise, à la maison de Saulce construite par Arsène dans les années 1860, à la propriété de la Quarantaine acquise par Louis en 1920, aux activités rustiques du bourgeois terrien. N'a-t-il pas composé dès 15 ans un poème épique et cocasse à la gloire du Rhône et de la pêche du brochet : «le Rhône aux gours tumultueux roule ses flots grossis par la fonte des neiges lorsque la canicule a desséché ses berges..... ».

RENÉ ET SIMONE

Et son enracinement va se conforter encore avec son mariage avec Simone et tout ensemble l'adoption des Fondeaux, de Die et du Vercors.

Renée Enjalbert Denfert Rochereau de la grand Maison à Livron a coutume d'emmener dans sa Cadillac les curieux et marcheurs de la famille en promenade en Ardèche et dans le Vercors, un jour de septembre 1925 c'est la petite Simone Coursange qui mène la troupe sur Glandasse et René tombe sous le charme. Il est plutôt précieux, il prépare l'agrégation de droit, il lit Proust - je l'imagine provoqué par la jeune femme alerte, espiègle, qui gambade sur les sentiers avec ses louveteaux, c'est le coup de foudre. Il endure plusieurs mois de torture car Simone, infirmière à Lyon et cheftaine, est pleinement engagée dans ses



En montagne au temps des fiançailles

activités et n'a certes pas encore envisagé le mariage et les contraintes d'une famille. Il exprime ses sentiments en métaphore dans un essai très romantique « Désintoxication par la montagne » : La montagne décor sur laquelle il plaque sa culture et ses préjugés, au rythme de la marche et de l'effort devient concrète, vivante, habitée, il l'emporte sous la forme d'un pauvre edelweiss qu'il va désormais arroser et nourrir de toute son énergie et de toute sa foi...

En séjour à Saulce à Pâques 1926, René surveille les propriétés, visite les cousins, s'informe du programme de la cheftaine et des louveteaux qui doivent camper bientôt au Grand Bruyère près de Crest, décide de passer aux Fondeaux au retour d'une partie de pêche à Archiane mais la maison est fermée, et il se présente à la maison de Die où Antoinette, la seconde mère de Simone le reçoit fort aimablement... c'est plutôt encourageant. Le vendredi suivant il passe à la Grand Maison où doivent passer les louveteaux mais il ne peut parler à Simone, alors il va se confier à sa chère marraine Clauzel à Tournay dans la vallée de l'Eyrieux, il écrit à sa mère : « Elle est si jeune, si gosse, si primesautière, si librement et profondément enfant de la montagne et de la montagne seule, que je doute souvent qu'elle veuille abandonner sa joyeuse et saine indépendance ». L'essai sera publié le 1^{er} avril 1926, jour du 23^{ème} anniversaire de Simone ! Le 6 René retourne à Livron pour l'offrir à Tante Renée et le lendemain il peut voir Simone à son camp du Grand Bruyère, ils se fiancent ce même mois et se marient le 14 décembre à Die.



Simone Coursange, années 1920



Mariage, décembre 1929

Dans la présentation de son recueil : « Pour les autres et pour soi » René écrit : « *A Simone, la compagne de toute ma vie dont, pendant plus de trente cinq ans, la présence, les encouragements et parfois les réserves, m'ont permis de ne pas me sentir inutile à mon pays et à mon idéal de liberté* », je sais que « compagne de toute ma vie » n'est pas une formule convenue.

C'est romantique et assez mystérieux cette histoire d'amour, je la comprends comme la découverte de l'altérité absolue qui n'a pas du être de tout repos. René est sanguin, charnel, bon vivant et volontiers paillard, on pourrait citer ses mots : « couillon à ressorts, enclulé de frais, et vous croyez que ma saillie elle est gratuite ? (à propos du chat de Mlle Villain) » Simone était cristalline, lumineuse, courageuse jusqu'à l'imprudence, mais aussi fragile, nerveuse, elle faillit mourir d'une occlusion en 1940 (j'en étais peut être la cause...), on l'a vu souvent alitée, absolument réfractaire aux médicaments, il fallait chercher l'homéopathe introuvable. Comme René une fois se plaignait de son sort, Dina la première épouse de Lévi

Strauss (qui lui faisait aussi un peu de gringue) lui dît : « René, Simone est une sainte mais les saintes ne sont pas faciles à vivre ». Et papa disait aussi d'elle : « Ah ! La punaise sort de son bois de lit ».

ECONOMISTE

Après droit et Sciences Po il y avait les concours de l'Inspection des Finances ou le Conseil d'Etat, ou la Cour des Comptes (l'ENA n'existait pas encore), René choisit l'enseignement.

C'était une façon d'être fidèle et conforme à la tradition familiale, mais aussi d'être différent et libre à double titre : la carrière universitaire ne demande allégeance à personne, et l'économie politique, alors, était largement libérale ; régnaient encore Adam Smith, Ricardo et à peine Schumpeter le théoricien de la destruction créatrice.

Sa thèse de doctorat publiée en 1923 s'intitule « L'organisation permanente du travail et son action », elle est moins obscure et poussiéreuse qu'il n'y paraît car elle est directement liée au traité de Versailles qui institue la Société des Nations et les bases d'une réglementation internationale du travail ; sa thèse secondaire concerne « La notion d'accident du travail, théorie et jurisprudence », elle est soutenue sous la présidence de René Capitant et publiée en 1925.

Et René prépare l'agrégation. Il ne réussit pas en 1926 mais est chargé de cours à Montpellier, il est reçu au concours suivant en 1927.

L'économiste théoricien

L'homme René et Courtin l'économiste forment un curieux attelage : René est un tempérament concret, pratique, efficace, appliqué aux choses, Courtin est un pur théoricien. Est-ce un choix de compensation ? A t'il voulu cultiver le libéralisme mécaniste de ses maîtres par pure simplicité ?

Il est clairement « néoclassique », il a intégré l'enseignement des marginalistes (L'école de Vienne), ses maîtres sont Colson, Aftalion, Charles Rist, ses amis sont Louis Baudin, Villey, Rueff, Maurice Allais qui enseignait à l'Ecole des Mines et qu'il admirait fort (Allais recevrait plus tard le Nobel de l'Economie ; pour brouiller les pistes et couper tout débat oiseux sur libéralisme ou pas, il se réclamait du « planisme concurrentiel »). Pour Courtin l'économie Politique est une science autonome, sa finalité est la satisfaction des besoins des hommes. Ceux ci sont rationnels, ils recherchent la maximation de leurs intérêts. L'économie est régie par des mécanismes qui tendent à un équilibre général entre le prix des différents facteurs de production, les salaires, l'intérêt du capital.

Bien sûr il peut y avoir des déséquilibres, des crises mais le système économique a des forces de rappel qui ramènent toujours vers l'équilibre général. Si par exemple le coût du travail (donc les salaires) est trop élevé, les entreprises vont licencier ou investir dans des machines, il y aura du chômage, les salaires vont baisser. Il admet qu'il y a des cycles de croissance et de récession, il est même devenu un spécialiste des fluctuations économiques qu'il enseignait en licence et en doctorat, une matière assez théorique alors qu'il ne maîtrisait pas l'outil de la mathématique et des modèles.

Il avait intégré le rôle de la monnaie comme réservoir de valeur et faisait jouer des facteurs tels que la propension à épargner ou au contraire la préférence pour la liquidité (des notions keynésiennes). Ce faisant et sans le vouloir il tenait compte de données psychologiques, individuelles ou de groupe. Mais dans le principe il refusait que l'Economie Politique intègre des approches morales, philosophiques ou sociologiques. Il moquera



Avec Claude Levi Strauss et Jean Maugüe, Sao Paulo 1937, départ pour le Goyaz

volontiers ses collègues Perroux, Piètre, Lasserre et autres keynésiens qui parlent d'équilibres de périodes ou de structures économiques dont il disait, non sans provocation : « ce sont ...des champignons après la pluie ». Pourtant, les différences de contextes, d'histoire et de traditions, de cultures, nous semblent aujourd'hui évidemment expliquer les comportements et les différents modèles ; la vie économique, ce sont d'abord des hommes qui la font, qui en profitent ou qui en souffrent.

Il semble qu'il ait parfaitement assumé cette contradiction entre son crédo libéral néoclassique et ses travaux. Quant en 1937 il participe à la mission universitaire française au Brésil à Sao Paulo et en tire un livre « Le

problème de la civilisation économique du Brésil », il a bien une approche globale du pays incluant son histoire, la colonisation, la démographie, les religions, la géographie et le milieu naturel.

Bien plus tard en 1960, était-il confusément conscient que les fluctuations économiques c'était un peu sec ? Voilà qu'il décide d'apprendre et enseigner « L'Economie géographique » (guide Dalloz avec Pierre Maillet directeur des études économiques à la CECA - 600 pages). Il s'agit non pas seulement de décrire la localisation des activités dans les territoires, mais d'expliquer comment le milieu et les conditions expliquent l'implantation des activités et leur évolution ; c'est donc une approche concrète qui doit intégrer de multiples facteurs physiques et humains. Je me souviens qu'il avait une sorte de jubilation à découvrir et enseigner un nouveau domaine d'étude, ce qui prouve sa vitalité à quelques années de sa mort.

On peut remarquer que ces années 1960 sont celles des politiques sectorielles et territoriales initiées par le gaullisme et poursuivies ensuite par Giscard. L'économiste Courtin s'est-il trouvé ou s'est-il voulu en phase avec le volontarisme de cette période pour le développement des territoires ? *Observons que la révolution numérique, la mondialisation et les transports ont mis à mal l'économie géographique comme si le cadre territorial ne comptait pour rien et seul le coût de la main d'œuvre. Ce qui n'empêche pas une concurrence mondiale féroce pour l'accès aux ressources minières, pétrole, uranium, terres rares.....et aussi la redécouverte des relations économiques de proximité avec les centrales villageoises et les paniers paysans....revanche de l'économie géographique ?....*

Je me demande souvent ce que mon père penserait aujourd'hui, où il se situerait dans les débats actuels entre économistes encore libéraux et économistes encore keynésiens (ou atterrés). Il reconnaîtrait certainement l'intérêt et la formidable puissance de l'outil informatique qui aujourd'hui fait la force d'un Tyrode ou d'un Picketty. Il n'approuverait pas la financiarisation folle et l'accumulation des dettes (pour des raisons d'orthodoxie mais aussi morales), admettrait il pour autant une économie politique renouvelée en profondeur par les sciences sociales telle que la professe un Michel Aglietta ou un économiste anthropologue comme Paul Jorion et aussi comme la plupart des jeunes lauréats des prix économiques, approches sans lesquelles la complexité semble inabordable ?

L'économiste politique

Mais parlons de l'économiste dans l'action, de l'économiste politique.

Le traumatisme de la guerre, l'engagement dans la résistance, les contraintes de la reconstruction et les nécessités d'un politique économique directive avaient fait de RC à l'âge

de 40 ans un économiste réaliste. Il a forgé, dans la clandestinité avec ses camarades du « comité général d'Etudes », un programme qui ne pouvait être purement libéral. Rédacteur du rapport sur la politique économique d'après guerre (avec Henri Bartoli un jeune thésard remarquable engagé dans la Résistance), il a proprement sidéré beaucoup de ses amis libéraux et au passage il taclait la classe dirigeante, et la bourgeoisie dont il est issu, d'avoir largement failli à son devoir.

Ce programme, qui reflète une position partagée par l'ensemble du CGE, est marqué par la priorité de l'action, la recherche d'efficacité, un profond réalisme et nullement par la théorie économique ou une doctrine artificiellement cohérente. C'est un programme de reconstruction qui exige une implication très forte de l'Etat, disons une économie dirigée pendant une durée suffisante ; il ne manque pas toutefois de faire référence à l'équilibre général des facteurs économiques, et il met en garde contre l'installation durable d'une économie autoritaire. Le CGE avait certainement pressenti le rôle que les communistes tenteraient de jouer à la libération.

Le rapport de 109 pages rappelle en partie I les impératifs permanents de la politique économique : les réformes de structures, la destruction des féodalités économiques et financières, la participation des travailleurs à la direction de l'économie et à la distribution des richesses, l'immigration économique et aussi les aspects internationaux et la question monétaire. La partie II concerne la phase de reconstruction proprement dite. C'est assez amusant d'y lire une critique en règle de la SNCF parfaitement d'actualité (Lire page76)

Bien sûr les bons principes et les mesures efficaces ont rencontré de multiples obstacles, la France s'est reconstruite mais aussi les féodalités et la démagogie. En 1959 Courtin a fait partie du comité pour la levée des obstacles à la croissance dit comité Rueff - Armand, installé par Michel Debré, il y a eu depuis au moins une dizaine de comités de ce type dont le comité Attali (auquel a participé Macron), des m3 de rapports et peu de suites... en 60 ans !

Pour conclure sur l'homme René et l'économiste Courtin il faut citer Daniel Villey dans le n° spécial de la revue d'économie politique de 1965 qui lui est consacré, (page 1257 et page 1255) : « Et je vois bien que pour Courtin le libéralisme fut un drapeau, une norme de décision intellectuelle, une optique générale de réflexion, un principe d'ordre de l'esprit, une vigoureuse conviction. Fut-ce exactement une doctrine ? Jamais Courtin semble avoir eu cure de conférer à sa pensée, d'une cohésion pourtant singulière, une architecture définie. Il était trop attentif à chacun des problèmes auquel il s'attaquait au jour le jour, pour éprouver le besoin, pour ressentir le goût, et pour trouver le temps de se confectionner un système, de le définir, de le proclamer, de l'enseigner. C'est un des traits qui me déroutait le plus en lui et encore. Courtin, par tempérament, était un homme engagé. En tous domaines, rien ne lui paraissait faux et méprisable comme le « neutralisme ». Sur tous les fronts il l'a combattu. Il fut – nul n'en ignore – économiste libéral. Et ce qui fondait son opinion sur l'économie libérale, sans doute était-ce une ferme conviction scientifique, laborieusement réfléchie. Mais on pourrait aussi bien dire qu'il était économiste libéral comme il était protestant libéral, et républicain libéral. Par complexion personnelle, par fier tempérament de montagnard indépendant, par tradition familiale et bourgeoise, par idéal moral. Il était libéral en quelque sorte organiquement ».

RESISTANCE - BREVE EPREUVE DU POUVOIR

Dans son texte « Une décision inéluctable » René écrit :

« Je suis un homme paisible. Par deux fois cependant, ma vie a été orientée et commandée, pour de longues années, par une décision brusque, prise en quelques instants. Cette décision, dont je mesurais avec de grandes erreurs les risques et les difficultés, je l'ai prise sans joie. Mais je n'avais pas la possibilité de m'y soustraire car, depuis longtemps, elle appartenait à ma réalité intérieure. »

Ces deux engagements, ce furent la Résistance en 1940 puis l'Europe dès 1946.

René avait vu arriver la guerre avec effroi, il avait vu sombrer la République espagnole dans une guerre civile terrible – il avait déjà accueilli à la Quarantaine des réfugiés politiques républicains - mais il pensait qu'une grande fermeté avec Hitler pouvait encore l'éviter. Il avait dénoncé aussitôt les renoncements pacifistes lors de la réoccupation de la rive gauche du Rhin en 1936, l'annexion de l'Autriche en 1938, l'accord de Munich en 1940 et l'abandon de la Tchécoslovaquie. Le choix du refus personnel s'est vite imposé, il a basculé en résistance à l'occasion d'un événement rocambolesque.



En famille à Saulce, années 1940. De gauche à droite: Simone, René, Odette, Marguerite

Il avait passé la « drôle de guerre » comme capitaine du Génie dans les Hautes Alpes, il est démobilisé le 1^{er} août 1940. Il profite un peu de son été drômois mais Simone a été très malade d'une occlusion intestinale et devra être à nouveau opérée en septembre, il fait enfin sa rentrée universitaire à Montpellier le 21 octobre.

La faculté est en émoi, la veille le professeur Genoune a été victime d'un chahut raciste, traité de sale juif, l'appariteur et un jeune professeur juste arrivé de Nancy sont venus à son secours mais sont jetés à terre et presque étranglés. René s'adresse alors à ses étudiants, leur dit son indignation, que le statut des juifs a été imposé par l'Allemagne et que cette manifestation n'est pas française, il est très applaudi (*mais vite menacé par des groupes activistes d'extrême droite, dès lors un tour de garde s'organise pour le protéger dans ses déplacements*) et il a choisi son camp. Très vite il trouve dans sa case une enveloppe qui contient un Manifeste de résistance, apprend qu'il est l'oeuvre de François de Menthon son camarade de concours professeur à Lyon et que Teitgen, le prof de Nancy est dans le coup, il rejoint aussitôt le réseau naissant. Il est pessimiste : l'Allemagne et la Russie sont alliées, il n'y a pas de front à l'Est, l'Angleterre est seule dans la guerre et menacée d'invasion, les Etats Unis sont neutres ; mais il est soulagé de se trouver en communion d'idées et exprime ses convictions librement dans les amphis de la Fac ou ailleurs, souvent en compagnie de Teitgen.

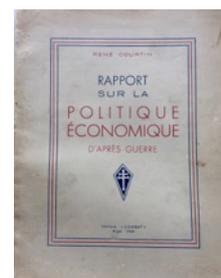
En septembre 1941 René participe à la rencontre de Pomeyrol où sont réunis pasteurs et laïcs pour définir ce que le protestantisme doit dire au monde sur la politique du gouvernement face au nazisme et sur le statut des juifs, ce seront les « Thèse de Pomeyrol » dont René est un rédacteur avec Roland de Pury et le pasteur Cadier.



Jean Moulin est rentré en France en 1942 pour unifier la Résistance, en novembre les réseaux de Menthon (Liberté) et d'Henri Frenay (Vérités) fusionnent pour devenir « Combat », un premier comité directeur est réuni, René est désigné chef départemental de l'Hérault puis responsable des six départements du Languedoc.

Le 11 novembre 1942 la zone sud est occupée, René est recherché par la gestapo et part se faire oublier en Aveyron pour quelques semaines puis rejoint Lyon (*où sévit Klaus Barbie*), il a une carte d'identité au nom de Cordier Robert Jean, profession avocat. Il retrouve ses amis du Comité Général d'Etudes dirigé par Alexandre Parodi, travaille avec eux au « Rapport sur la Politique Economique d'après guerre » dont il assure la rédaction, il est publié dans la clandestinité en novembre 1943 et à Alger en 1944.

Le CGE s'est formé en plusieurs étapes, créé le 1^{er} juillet 1942 entre Paul Bastid (primus), René Lacoste (secundus), François de Menthon (tertius), Alexandre Parodi (quartus), élargi quelques mois plus tard à Pierre-Henri Teitgen (quintus) et René Courtin (sextus). Rejoindront bientôt le CGE Michel Debré, le bâtonnier Charpentier, Pierre Lefauchaux. Puis seront créés au gré des besoins des groupes de travail à géométrie variable pour préparer la prise de pouvoir, les nouvelles institutions et les nominations. Michel Debré, conseiller d'Etat, reconstruira entièrement le corps préfectoral. Le CGE groupe d'experts à l'origine est en quelque sorte devenu un « gouvernement de l'ombre » tandis que le CNR, constitué plus tard sous la direction de Jean Moulin afin d'unifier la résistance est une assemblée, réunissant à la fois les divers mouvements de résistance, les principaux partis et les syndicats. Jean Moulin est à la fois le délégué du Général de Gaulle et le président du CNR, il est trahi et arrêté le 21 juin 1943 et sera remplacé par Georges Bidault.



En avril 1943 le CGE a rejoint Paris, René est chargé par Parodi de mettre en place le COFI, premier service financier structuré de la Résistance. Il consulte, retrouve des amis, obtient le concours des financiers qui ne sont pas compromis.

On est dans la clandestinité, la peur d'être trahi (ou de trahir) habite chacun. On sait que la libération arrive mais on ne sait pas quand, toutes les élites de la Résistance travaillent au sein du CGE devenu un gouvernement de l'ombre, on doit être prêt, on prépare les nominations : René sera secrétaire général à l'Economie, Emmanuel Monick aux Finances, Teitgen à l'Information, Lacoste à la Production industrielle... Alexandre Parodi est le délégué général du gouvernement d'Alger car c'est de lui que procède le pouvoir, il a sous son autorité le délégué militaire national qui n'est autre que Jacques Chaban Delmas.

Dans la nuit du 19 au 20 août il conclut une trêve à la demande de Von Choltitz, le 20 est un dimanche, Parodi décide la prise immédiate des ministères. On hisse les drapeaux dans la cour de Rivoli, brève allocution enflammée, René installe ses services, couche sur place avec le comité de libération du ministère et une poignée de FFI. Le 22 se tient le premier « conseil des ministres » à Matignon sous la présidence de Parodi, le 24 le capitaine Dronne arrive à la Préfecture de Police avec son célèbre détachement exténué et hirsute, le lendemain 25 août De Gaulle arrive à l'Hôtel de Ville avec Bidault et le gouvernement d'Alger, le 26 c'est la descente triomphale des Champs Elysées et la messe à Notre Dame, René est aux cotés de Chaban au premier rang.

Les difficultés commencent dès le lendemain le gouvernement insurrectionnel est présenté au Général, ces sherpas de l'ombre s'attendaient à des mots de fraternité et d'humanité mais le général est glacial, entièrement habité par son destin et la charge écrasante qui l'attend, René en est outré. Puis, le contact entre les hommes de l'intérieur et ceux d'Alger n'est pas évident, pour René c'est Mendès France et ils n'ont pas la même approche de la politique à mener.

René tient son « Journal de la libération de Paris » du 18 août au 22 septembre, le 20 septembre il a pris congé de Mendès, très aimable, et a fait ses adieux à son cabinet avec un dîner au cercle Interallié.

Ce journal est passionnant, on y voit passer la plupart des hommes qui vont diriger la France sous la quatrième république et une partie de la cinquième.

Mais René sait qu'il n'est pas un politique, il n'en fera pas partie, il va se consacrer à d'autres tâches et encore s'engager.

Non seulement il refuse d'être ministre des Finances quand on lui propose de remplacer Aimé Lepercq victime d'un accident de voiture mais aussi d'être nommé gouverneur de la Banque de France ou Procureur général à la cour des Comptes ou encore premier président de la Cour. Il ne veut en rien être un profiteur de la Résistance, avoir tout risqué pour ses idées était simplement normal.

Emmanuel Monick, son compagnon dans le gouvernement insurrectionnel écrit de lui : « René Courtin, le symbole de la Résistance dans ce qu'elle avait de plus pur....et il ajoute.. il était trop pur pour être habile. »

Quand à René Mayer il écrira à la mort de René dans le Courrier Européen : « ...Je n'ai pas souvent rencontré un homme qui alliât autant que Courtin l'honnêteté intellectuelle et le courage civique, il était un grand citoyen.»

Revenons un instant aux hommes traqués...et cette étrange ambiguïté de la victoire (*qui, je pense, ne doit rien à l'accueil glacial du Général*).

Dans un article de Réforme « En évoquant la libération de Paris » (N° 75 – 24 août 1946) René dit pourquoi il n'arrive pas à se sentir heureux: « ...Nous portions aussi avec nous l'image de nos camarades disparus, torturés ou tués par la Gestapo. Les uns sont revenus, les autres se sont évanouis dans la nuit et le brouillard....Et puis nous étions si fatigués. Cette incertitude du lendemain, ces déménagements perpétuels, cette lassitude accumulée pendant quarante sept mois, cette tension constante pour éviter d'être pris, cette angoisse sourde, dont je ne me dégageais que le soir dans l'asile dont aucun camarade ne partageait le secret. »

Ainsi a t'il vu disparaître Pierre Kaan dans la nuit du 29 décembre 1943.

Rencontré en avril 1943 quand le CGE quitte Lyon pour Paris, « Biran » est un philosophe, sociologue, pétri de culture et d'humanisme (*comme son frère André qui restera un fidèle ami de la famille*), mais il s'est illustré dans une résistance dure à Montluçon (parachutages, libération de déportés), il travaille maintenant auprès de Moulin à l'unification des mouvements, ils se voient chaque semaine entre ses missions à haut risque et deviennent très proches, René en parle avec une émotion fraternelle dans un article de « La Voix de la Résistance » du 30 avril 1951.

« Biran » a réussi à faire venir à Paris sa femme et ses quatre filles pour les fêtes de fin d'année, il invite René, on est le 29 décembre 1943. René est heureux dans ce moment de détente familiale, mais Pierre est préoccupé car l'agent chargé de sa sécurité a disparu et il repart tôt pour un rendez vous important, René doit l'accompagner (ce qui est assez imprudent !) mais il tombe sur un livre de pêche dans la bibliothèque, il feuillette, rêve de truites et de vacances paisibles, il s'attarde. Pierre replonge seul dans la nuit parisienne, et la gestapo l'arrête au métro Port Royal, il ne reviendra pas.

C'est là qu'il faut dire que René a toujours trouvé asile et protection dans ses 47 mois de clandestinité – et malgré des positions et engagements bien différents au sein des familles - chez les de Rougemont à Lyon, à Paris chez les Roulet et Vignal, les Rabaud, les Lauriol et Pierrot Courtin où il a même organisé des réunions clandestines.

Et Simone ?

La vie à Montpellier n'était pas facile en 1942, il a fait un hiver très froid, les maladies d'enfants se succèdent, il faut secourir les familles réfugiées et les approvisionnements sont difficiles, la police de Vichy a perquisitionné l'appartement rue Gambetta en mai. Les vacances dans la Drôme ou en montagne seront encore préservées puis c'est la rentrée des classes. Mais la zone sud est occupée dès novembre et René est devenu clandestin, Simone

gagne les Fondeaux avec la famille et les amis réfugiés, ils seront plus en sécurité dans la Drôme, elle y restera jusqu'à la libération.

C'est une période à la fois libre et héroïque, de grande fraternité. Simone fait face, s'organise, retrouve sans doute ses réflexes d'infirmière et ses enthousiasmes de cheftaine, elle est fragile mais résiliente, on case les enfants dans les écoles de Die, les petites amies éclairées sont avec la famille aux Fondeaux, les autres amis réfugiés cachés dans les maisons Coursange de Die. Il faut nourrir, cultiver les topinambours, faire de grandes marmites de raisiné, on achète une chèvre qui sera gardée à tour de rôle dans le bois. *Francine faisait équipe avec Suzette, la fille de Marc Bloch, elles faisaient les folles en vraies sauvages et peut être ont forgé là leur gout du risque et leur indépendance d'artistes.*

Simone fait partie du conseil municipal de libération, avec l'approche des armées alliées débarquées dans le midi, l'activité des maquis, le siège du Vercors, l'armée Vlassov qui stationne sur le plateau, Die ne sera pas épargnée : le 22 juillet 1944, le maire Camille Buffardel est assassiné et sauvagement exposé, au total 56 exécutions par les allemands dans des repréailles désespérées.

C'est un miracle, la famille a été épargnée et aucune dénonciation n'a terni la communauté dioise. Suzette Bloch, Catherine Hamph, Gilbert Kahn, monsieur Kerk et Mlle Girard ; Raymond et Emma Levi Stauss les parents de Claude sont sauvés. Les familles de la vallée du Rhône aussi sortent indemnes des combats de la libération, Geneviève Combier Rossignol a réuni ses souvenirs de petite fille et en a fait un joli récit.

Simone était une juste. *Répondant à un appel de la Cimade en 2008 nous avons établi un dossier, il y avait encore des témoins vivants dont Claude Lévi-Strauss. Patrick Peugeot le président nous a fait part de son émotion et de son intérêt mais la remise en cause du rôle de l'organisation dans les centres de rétention a mobilisé toutes ses forces et le dossier s'est perdu au profit de l'urgence, une fin conforme à la modestie de la cheftaine.*

LE MONDE

En 1944 Teitgen est ministre de l'information, de Gaulle lui demande de balayer le grand journal de référence de l'entre deux guerres, « Le Temps » qui n'a pas été vichyste comme on a pu le dire mais qui a été trop dépendant des puissances d'argent et parfois des gouvernements eux mêmes, et de créer un nouveau grand journal, ce sera « Le Monde ». Le choix se pose sur Hubert Beuve Méry, qui fut un journaliste respecté du Temps, dont la probité est indiscutable, il était correspondant à Prague au moment de Munich et avait aussitôt démissionné, il a le bon profil. Teitgen le convoque mais « Beuve » a des états d'âme et refuse, le milieu journalistique et le MRP s'affairent et font pression, il exige une totale indépendance et finit par accepter, il sera le directeur. Mais comment assurer le pluralisme dans la ligne de la résistance et de la libération ? Teitgen demande alors à René, son collègue et camarade des « années terribles » d'incarner le protestantisme libéral en assurant la responsabilité économique du journal tandis que Funck Brentano, un avocat d'affaire têt rallié à de Gaulle, complète le « triumvirat ». On forme une SARL, on reprend l'essentiel des journalistes du Temps disparu car il faut assurer, le N° 1 du journal paraît le 19 décembre 1944 dans des conditions matérielles difficiles dont la pénurie de papier n'est pas la moindre. *Un N°0 du journal a paru en préfiguration dans sa forme déjà définitive le 15 décembre.* Très vite Funck Brentano se révèle être un figurant et ne fréquente plus guère le journal, commence une cohabitation Beuve - Courtin problématique.

Beuve est un moine soldat du journalisme, il lit tout et considère qu'il doit trancher en dernier ressort, Courtin souhaite une procédure d'arbitrage en cas de désaccord. Sur le principe, dans le quotidien du travail et la réactivité nécessaire à l'événement, ça paraît

difficile. Courtin lui présente ses articles que Beuve accepte le plus souvent sans critique ou avec des modifications mineures plutôt positives, mais un jour de janvier 1945 il refuse un article où Courtin suggère une pause dans les réformes de structure, papa se cabre, menace de démissionner et se désespère de ne pas être soutenu par Teitgen, enfin l'article un peu modifié paraît le 31 janvier. L'économiste libéral a pointé sous le rapport du CGE, c'est la première crise, une crise de pouvoir.

Beuve fin politique avait vu juste, les communistes accusent le Monde de renouer avec les trusts, le MRP et les gaullistes crient à une attaque contre de Gaulle, la presse issue de la Résistance, dont Combat avec Albert Camus, en profite pour attaquer la prééminence du Monde dans l'accès au papier. Puis ce seront la droite et les actionnaires spoliés du Temps qui prennent le relai des accusations. En mars Teitgen ministre de l'information doit faire une belle contre offensive à l'assemblée pour défendre le Monde : *« Le Monde est entièrement neuf et c'est probablement le plus pauvre des journaux de Paris. Le Monde n'est pas l'organe camouflé du Comité des forges et du Comité des houillères ; il est acquis que c'est un journal confié à des résistants notoires et dignes de respect (il fait alors l'éloge de René Courtin) Après mon évasion en 1940, je l'ai trouvé à la faculté de droit de Montpellier dans cette ville atterrée, accablée, dont toutes les énergies, tous les courages semblaient détendus, il est le seul qui ait su immédiatement résister et protester pendant deux ans il a porté à bout de bras l'opinion publique de cette ville, il en a été le foyer de résistance. »*

La campagne de calomnies contre le Monde se calme, chacun a mis de l'eau dans son vin. Courtin a publié quelque 300 articles (400 écrit Jeanneney) dans le Monde de 1945 à 1950 sur l'économie, les finances et aussi sur d'autres sujets, et la deuxième crise survient. Elle va être plus profonde, c'est le neutralisme de Beuve contre l'atlantisme de Courtin, c'est une crise idéologique.

Quel est le contexte ? La Russie a été complice d'Hitler avec le pacte Molotov Ribbentrop mais quand Hitler l'a rompu en 1941 elle a été héroïque dans la guerre, elle a gagné à Stalingrad et est entrée dans Berlin. Le parti communiste en tire un immense prestige traduit en France par des scores de près de 30 % aux élections de 1945 et 1946 devant le MRP.

Staline, despote et stratège, impose des gouvernements communistes dans toute sa zone d'influence : coup de Prague contre le gouvernement Bénès en 1946 puis Hongrie, Pologne, Roumanie, Bulgarie, il échoue avec le blocus de Berlin en 1948 mais rend coup pour coup : Pacte de Varsovie contre Otan, Comecom contre Ceca, le « rideau de fer » est tiré.

Mais le système soviétique fascine les artistes et intellectuels français tandis que le modèle américain les révolte, se développe en France un fort courant neutraliste qui s'exprime dans le journal avec la bienveillance de Beuve (articles d'Etienne Gilson, Duverger, Pierre Emmanuel et autres).

Or René est engagé pour l'Europe depuis 1946 et considère que l'alliance atlantique est indispensable en attendant justement que l'Europe s'affermisse, il veut pouvoir faire campagne pour l'Europe dans les colonnes du Monde.

Le combat est violent, René engage un véritable harcèlement de Beuve qui le traite de « hanneton bourdonnant », Jeanneney parle des « charges furieuses et désordonnées de Courtin » et coup de théâtre, lassé Beuve démissionne. Mais René ne veut pas prendre sa place, il est engagé dans la construction européenne et conscient qu'il ne peut pas diriger une équipe au quotidien, il espère que Raymond Aron pourrait être l'homme de la situation mais il vient de s'engager auprès du Figaro, on sonde le rédacteur en chef Chênebenoit que René apprécie mais qui ne veut pas trahir Beuve, les journalistes font corps et lancent une vaste campagne nationale pour le convaincre de revenir. La bagarre prend un tour juridique, chaque camp tente d'exploiter les statuts à son profit, mais René n'a pas de solution de rechange et

ses soutiens peu à peu le lâchent, Beuve reprend les rênes fin 1951 et René quitte le journal. Il est meurtri et épuisé par ces années de cohabitation difficile puis de lutte acharnée pendant presque 2 ans, mais c'est sans doute une issue fatale et raisonnable.

Il fera l'Europe sans Le Monde...

L'ENGAGEMENT EUROPEEN

L'idée d'Europe, de nations en paix, n'est pas récente. Victor Hugo avait appelé à la paix européenne et bien d'autres avant et après lui, penseurs, humanistes, ou hommes d'Etat qui ont parfois paré de l'idée européenne leur ambitions despotiques ou hégémoniques..... Napoléon, Hitler lui même.

Deux hommes ont incarné sans ambiguïté et avec fougue l'urgence de l'Europe entre les deux guerres : Coudenhove Kalergi l'inspirateur, Briand le généreux homme politique.

Coudenhove a créé le mouvement pan-européen en 1923, il était le fils d'un diplomate de François Joseph et avait accès aux grands de ce monde, il a été un pionnier infatigable auprès des intellectuels et hommes d'Etat européens.

D'Aristide Briand, René parlait souvent avec émotion et passion.

Aristide Briand était un breton d'origine modeste, avocat et venu à la politique par le parti socialiste dont il était un des fondateurs, secrétaire général du parti de 1901 à 1904, député et rapporteur de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ami de Jaurès. Orateur extraordinaire, habile négociateur aussi, il sera 11 fois président du conseil et 25 fois ministre.

Les ravages de la Grande guerre (il était président du Conseil au moment de Verdun) l'ont persuadé de tout faire pour promouvoir l'entente des peuples européens. Il avait été convaincu par Coudenhove Kalergi et était entendu à la SDN, il réussit à conclure en 1925 l'accord de Locarno préparé avec son homologue allemand Stresemann, puis en 1928 le pacte avec l'Amérique dit Briand Kellog qui condamnait la guerre (NB son directeur de cabinet n'était autre que Alexis Léger, le poète Saint John Perse). Il reçut même avec Stresemann le prix Nobel de la paix en 1926, enfin la SDN en 1929 lui donne formellement mandat de préparer un projet d'union fédérale des états européens.

Mais dans le jeu des gouvernements éphémères de la 3ème République, Briand et Poincaré se sont constamment affrontés (on disait d'eux : « celui qui ne sait rien mais qui comprend tout, celui qui sait tout mais ne comprend rien ») et c'est le camp de la guerre qui a triomphé. Briand disait avec flegme : « Je m'occupe de la paix mais je n'en suis pas le maître, s'il y a la guerre il faut être prêt ».

En effet, c'était aussi le début de la grande crise économique qui a relancé les nationalismes, il était trop tôt ou trop tard et en 1933 il n'était plus possible d'être pacifiste. L'histoire de Briand illustre la dureté et trop souvent l'injustice de la politique. C'était un visionnaire généreux devenu réaliste à l'épreuve du pouvoir, résultat il a été combattu et dénigré à la fois par la droite et par la gauche utopiste.

En 1945 la France, l'Angleterre et l'Allemagne se reconstruisent avec l'aide de la puissance américaine, chacun a découvert la nouvelle dimension de la guerre et des idéologies racistes et antisémites, le traumatisme est immense : 20 millions de morts contre 2 millions en 14 – 18.

René a déjà annoncé l'Europe dans le rapport sur la Politique Economique d'après guerre : « Peut – être n'est il pas trop absolu de suggérer que la France recherche s'il ne serait pas possible de regrouper en une seule unité économique les pays de l'Europe occidentale... ». On est en 1943 et dans la clandestinité mais on ose parler d'Europe.

Puis on est en 1944, Paris vient d'être libérée, deux ans se passent sans que René puisse imaginer reprendre l'idée européenne, il est absorbé par son enseignement d'Economie politique, il participe à la direction du Monde, au Comité de rédaction du journal Réforme, à la Fédération Protestante de France, il écrit même, dans son texte du 2 mars 1964 « L'engagement » :

« Je me sentais entouré d'une atmosphère trop hostile pour reprendre mon vieux rêve. L'Europe était bien morte à mes yeux. » Puis il relate son engagement brusque et impératif pour l'Europe : *« En ce soir de mai ou de juin 1946, je fus invité à dîner au Bristol par André Istel, qui rentrait parfois des Etats Unis, et que j'avais connu au ministère de l'Economie nationale.....quel fut le cours exact de nos propos ? Je ne sais, mais peu à peu je vis se dérouler la situation en un enchaînement proprement implacable.....Lorsque, vers minuit, je quittai le faubourg Saint Honoré, ma décision était prise. Toutes affaires cessantes je me consacrerai à l'Europe unie.....Je rassemblai immédiatement quelques amis, parmi lesquels Daniel Villey, André Kaan, Michel Debré, avec l'accord de Emmanuel Monick et d'André Philip, mais nous tournions en rond, lorsque, à l'automne, je reçus la visite de Coudenhove-Kalergi alerté par Istel. Sous l'inspiration de Churchill, animé par son gendre Duncan Sandys dont je fis à ce moment la connaissance, un comité britannique pour l'Europe unie composé de personnalités de premier plan, était en voie de constitution. A nous de lui donner une réplique française.*

Je passai tout mon hiver à faire des visites : Paul Reynaud, René Mayer, Pierre Henri Teitgen, François de Menthon m'accordèrent tout de suite un appui sans réserves. Léon Blum me reçut avec une extrême gentillesse à Matignon le soir de sa chute mais, une fois de plus, il était paralysé par son parti.....Jean Monnet, absorbé par la préparation du premier Plan, et obligé de conserver la confiance des communistes, m'éconduisait non sans gêne....

Lorsque, pour la première fois, les deux conseils français et anglais, enfin constitués, se réunirent à Paris, en juillet 1947, la situation s'était plus complètement retournée que nous ne l'espérions. En France, Ramadier avait chassé ses ministres communistes, et le secrétaire d'état Marshall nous avait apporté l'appui et l'aide financière des Etats Unis, sous la seule condition de notre coopération.

Un an plus tard, en mai 1948, le grand Congrès de La Haye imposa définitivement au monde politique et à l'opinion l'idée européenne ».

Au delà des initiatives de notre père, ce texte est éclairant sur l'époque et les forces à l'œuvre. L'idée européenne avait du entrer en sommeil pendant plus de 20 ans depuis les initiatives de Coudenhove et de Briand du fait de la guerre mais elle surgissait puissamment, la « perfide Albion » sous l'impulsion de Churchill s'en faisait le défenseur, le jeu des partis et la puissance des communistes étaient véritablement dirimants, nous avions besoin de l'Amérique qui nous avait libérés mais déjà certains craignaient alors l'expansion sans limite de son modèle dont Beuve Méry !

Churchill qui avait initié le Conseil anglais pour l'Europe avait déjà prononcé un célèbre discours à Zurich en 1946 appelant de ses vœux les « Etats Unis d'Europe » et l'ensemble des dirigeants anglais et européens vont se mobiliser à partir de ce moment fondateur du congrès de La Haye du 7 au 11 mai 1948 : Churchill, Adenauer, Van Zeeland, Paul Henri Spaak, De Gaspéri, et en France Robert Schumann.

Coté France, c'est le « Conseil français pour l'Europe Unie créé en 1947 (président Raoul Dautry, délégué général René Courtin) devenu le



Banquet pour l'Europe. Paul-Henri Spaak (au fond), André Philippe (à gauche)

« Mouvement français pour les Etats Unis d'Europe » qui a préparé la rencontre de La Haye ; nous disposons d'un résumé de la conférence avec le N° 1 de juillet- Aout 1948 de la petite publication « l'Europe Unie »

Conseil de l'Europe : Il faut bien distinguer la construction européenne et ses institutions du Conseil de l'Europe proprement dit. Constitué entre dix pays fondateurs le 5 mai 1949 par le traité de Londres, c'est une organisation intergouvernementale qui comprend 47 pays actuellement. Son thème : défendre les droits de l'homme et la démocratie. Son projet : la convention européenne des droits de l'homme. Son tribunal : La Cour européenne des droits de l'homme. L'adhésion de la Russie en 1995 (6 ans après l'effondrement de l'URSS) illustre bien la dynamique à l'œuvre : il faut maintenir une certaine exigence mais aussi favoriser l'adhésion de certains pays « limite » pour favoriser leur évolution

Il est impossible de présenter les étapes et les contours de l'Europe, passée de 6 états membres depuis le traité de la CECA (le marché commun du charbon et de l'acier) en 1951 à 28 états membres aujourd'hui ; de rappeler les traités innombrables, fondateurs ou rectificatifs ; de présenter les institutions européennes : Conseil de états, parlement de Strasbourg, Commission de Bruxelles mais on sait bien que le niveau européen est une source de droit qui a pris une importance considérable dans nos économies et notre vie quotidienne.

René n'en a connu que les 12 premières années depuis le Plan Schuman de 1951.

René est un militant, il dirige une association le Mouvement Européen, il est en contact avec les acteurs principaux, il produit des conférences, des articles, il s'épuise à la tâche. Il est résolument fédéraliste, reprend dans un article de 1960 la proposition de Paul Reynaud à La Haye pour un exécutif européen responsable devant une assemblée élue en partie au suffrage direct (cela fait partie du programme européen de Macron).

Deux thèmes l'ont mobilisé à fond sur un mode quasi passionnel : la CED et la politique gaulliste.

Depuis 1948 La Haye est le centre de gravité et la capitale de l'idée européenne, les rencontres s'y succèdent. En octobre 1953 le Mouvement européen y a tenu son congrès pour définir le projet d'une Europe Politique, les six ministres des affaires étrangères doivent s'y réunir à leur tour le 26 novembre pour prendre des décisions d'Etats. René est désigné « lobbyiste en chef » pour leur présenter les résolutions du mouvement et il se rend à La Haye avec la délégation française.

En même temps, le traité pour une « Communauté européenne de défense », dont la France a pris l'initiative, a été signé entre les 6 états et est soumis à la ratification des parlements, La Belgique vient de le ratifier massivement, c'est à l'ordre du jour du « Palais Bourbon » mais la majorité européenne vient de tomber, battue pas la coalition des communistes, des gaullistes et des nationalistes. René n'a pas dormi, il est tétanisé à l'idée que la France dont on attend le leadership va rejeter la CED ; il entre en séance, les six ministres l'attendent debout, il présente les résolutions, tout se passe bien mais il vit un vrai désespoir. En effet la France rejettera le traité, voilà pourquoi il titrera son article de Réforme du 5 décembre 1953 : « Dans la honte » ; et voilà pourquoi il ne pardonnera jamais à Mendès France, président du Conseil, de ne pas avoir défendu le projet et engagé la responsabilité du gouvernement.

Michel Debré, qui a été un ami si proche de René dans la résistance et les débuts de l'Europe, s'est peu à peu éloigné des idées fédéralistes pour suivre de Gaulle et son Europe des nations.

René s'est félicité du redressement économique de 1958 élaboré par Rueff mais il n'approuve pas les conditions du retour de de Gaulle et la nouvelle constitution de la

cinquième république (l'un était il possible sans l'autre ?), surtout il voit son Europe fédérale bridée et peut être condamnée. Dès lors il dénonce sans relâche l'Europe des Nations et il prendra le temps, déjà fatigué par la maladie d'écrire un livre - pamphlet pour dénoncer la politique ambiguë de de Gaulle à l'égard de l'Europe. C'est son dernier écrit « L'Europe de l'Atlantique à l'Oural » paru en 1963. A l'aune des enjeux d'aujourd'hui, ce livre permet d'ouvrir un débat. Il dénonce un noir dessein de de Gaulle qui a pu être présenté comme un véritable renversement d'alliances par la presse et notamment par Jean-Jacques Servan Schreiber. Il analyse les actes politiques et les déclarations du Général pour en montrer l'ambiguïté et la duplicité comme il fut fait pour la politique algérienne.

Dans sa préface il rappelle comment il a du rompre avec de Gaulle, il n'a pas supporté son mépris des hommes, son autoritarisme, son combat de toujours contre une Europe supranationale ; et très logiquement il apporte de l'eau à son moulin, le renforcement politique de l'Europe en train de se construire est la parade au « noir dessein ».

Cinquante ans ont passé, l'URSS a éclaté, c'est la Russie qui se sent menacée et entretient une mini guerre froide. Hélène Carrère d'Encausse, grande spécialiste de l'histoire et de l'âme russe, a prononcé une belle conférence à Annecy en décembre 2017 : elle s'alarme de l'ostracisme qui frappe le maître du Kremlin, considère qu'il est grand temps d'inclure la Russie dans nos priorités d'alliances stratégiques, il ne faut pas la laisser partir vers l'Asie Pacifique, il faut l'arrimer à l'Europe occidentale. Le Général avait raison trop tôt.

L'Europe des 6 est passée à 28, les pays de l'Europe centrale sont crispés contre la Russie qui les a fait tant souffrir, comment orienter l'Europe ? On n'ouvrira pas ce débat mais comme pour les questions économiques je me demande ce que mon père penserait aujourd'hui de la situation.

TERRES DROMOISES - RENE INTIME

C'est dans les terres drômoises que le René intime peut être approché, sans doute le surgissement de l'amour de sa vie y est pour quelque chose, mais c'est aussi les familles, la tradition, les autres souvenirs de jeunesse : la chasse aux alouettes, la mère de Teysonne, Tournay, la poésie du Rhône. L'homme public s'efface, les congrès d'économistes ne pèsent pas lourd contre une pêche aux écrevisses avec une bonne tête de mouton et un flacon de térébenthine.

René a été aussi entreprenant dans ses propriétés que dans l'espace public. Il a agrandi la maison de Saulce avec sa mère dans les années 1920, l'a relevée des ruines après les dévastations de la guerre, reconstruit le pigeonnier en lui faisant un toit raffiné de tuiles vernissées...faute de goût peut être car les pigeonniers rustiques qu'on voit dans nos collines sont bien charmants, mais il fallait souligner l'étrangeté du cadran solaire dûment calculé par le savant cousin Vignal et gravé dans le calcaire : « Post belli ruinas, tenebrasque, horae serene et columba paxis, Faventedeo » - « Après les ruines et les ténèbres de la guerre, les heures sereines et la colombe de la paix, si Dieu le permet ».

Il a reconverti l'île de la Quarantaine achetée par Louis en 1920, faisant d'une propriété viticole à gros pinard une exploitation fruitière, puis l'a sauvée de la submersion par l'aménagement du Rhône ; il avait fallu convaincre Gilbert Tournier, directeur de la CNR, de déplacer la digue le long du vieux Rhône et de creuser une gravière devenue poissonneuse. Michou y a construit une maison et fait vivre la légende familiale.

Côté diois il avait acheté le pâturage du Jardin du Roy de 800 hectares dès avant la guerre, puis celui de Malcollet, le dôme de Glandasse, au nom de son fils.

Il a adopté la propriété des Fondeaux en même temps que Simone, lui a conçu un agrandissement, a acheté « le cabanon » et ses terres pour y planter des noyers et des arbres fruitiers, fait fabriquer des caisses pour les récoltes marquées à son chiffre RC. Les Chevallier et les Bauer en ont fait leurs domaines vivants et les ont agrandis encore.

Le rite voulait qu'on passe les Pâques à Die si le calendrier était précoce, à Saulce s'il était tardif, alors le tennis était remis en état, les lignes passées au blanc d'Espagne ; les vacances d'été commençaient aux Fondeaux, la pêche était reine dans la Drôme, Meyrosse, Archiane, le minuscule ruisseau de Combeau à la sauterelle, elles se poursuivaient à Saulce en Août où l'on faisait d'innombrables parties aux Rhône, dans l'Eyrieux, le lac de la quarantaine, des tournois de tennis avec les familles voisines de la Guérimande, Bompard, la Grand Maison, des visites à l'Orme sur les plateaux ardéchois ; puis c'était l'ouverture à la caille avant qu'elles ne migrent ; enfin on retournait aux Fondeaux pour chasser sur le Vercors et aussi le perdreau dans les « Guires » ou les collines de Recoubeau et de Barnave. Ainsi se passaient les vacances avec les séjours de quelques proches, tante Jeanne, Marguerite Moreau dont le chat me tua un moineau apprivoisé, Maüs la cheftaine, Dina, Mademoiselle Villain l'extravagante professeure de lettres de Simone, les randonnées et mille jeux et sottises avec les cousins de Vaux, l'ascension du Grand cèdre.

Il y avait le passage des amis fidèles : Lalande, Vacherie, Fromont, Villey, papa leur offrait les 3 cols : Grimone, La Croix Haute, Menée, Simone les laissait aller car la voiture lui soulevait le cœur. Je me souviens du déjeuner avec Raymond Aron à Saulce, on se promenait sur le chemin de la ferme dans une chaleur effroyable, je ne savais que dire au grand homme, alors je lui racontais que j'étais « un grand chasseur », Pierre s'était bidonné de ma sottise.



*Paris, 122 bd. Pereire,
années 1960*

Et qu'est devenu dans son âge mûr le jeune homme « sur de lui et dominateur » ? Les succès et les épreuves ont passé mais il a gardé cette autorité et cette présence qui ont souvent impressionné ses visiteurs et ses proches – cela malgré sa bonhomie, sa truculence sa familiarité protectrice.

Lui et moi, nous sommes un peu manqués, de père à fils c'est assez commun je crois - je n'avais aucune conscience, jeune et adolescent, de ce que représentait sa vie publique mais il était bien présent dans cette vie rustique de la Drôme, les longues vacances de pêche et de chasse.

Il était heureux de me transmettre les traditions et ses connaissances, je n'étais pas un mauvais élève dans ces domaines pratiques qui me passionnaient bien loin des spéculations intellectuelles et économiques. Il m'emmenait avec lui pour voir les fermiers et les récoltes, les travaux innombrables pour maintenir les lieux, pour faire les comptes à la Quarantaine aux vacances de Noël ; souvent le radier de la « lône » était submergé, il fallait tirer fort sur un câble qui actionnait une clochette dans la grande métairie, alors Jobert arrivait à la rame pour nous embarquer.

Je me souviens comme d'hier de ma première ouverture de la chasse en septembre 1955, c'était à Combeau et sur la Montagnette, il me laissait la priorité du tir, désirait ardemment que je réussisse, je rapportai un coq de bruyère (qui était une poule – grave erreur) et une « jalabre ».

Quelle inquiétude il eut un soir de pêche dans l'Archiane ! Nous avons fait chacun notre parcours, la nuit tombait et je n'étais pas revenu, il remontait vers moi au pas de charge, alarmé et suffoquant dans ses cuissardes en tire bouchon.



*Avec Jean-Pierre dans la cabane
du Jardin du Roy (Noël 1959?)*

Il avait aussi organisé pour moi un camp de pêche à la Bouillouse dans les Pyrénées orientales, nous campions dans les pins à crochets et chaque jour montions vers un des lacs du massif ; une fameuse truite de presque 2 kilos avait mordu à sa ligne, il l'avait longuement travaillée, faute d'épuisette je me mis à l'eau et projetai le gros poisson sur la berge, la gloire de mon père ! Nous l'avons rapportée dans un lit d'orties pour garder la fraîcheur, elle a supporté le voyage et l'étape de la Tour de Constance qu'il m'avait réservée – Pour le protestantisme et sa tradition de résistance. Je me souviens d'une certaine angoisse dans le long trajet dans cette Panhard bicylindres qui cliquetait fort et ne voulait pas passer la marche arrière...j'avais grand peur qu'il me questionnât sur des choses intimes, mais nos pudeurs nous ont préservés et peut être privés de moments utiles...

Mon père ne manquait pas de m'encourager dans les petits riens que je savais faire et parfois disait : « Bravo Jean-Pierre », ça agaçait l'entourage et singulièrement Pierre.

Au fond il cherchait des raisons d'être content de moi. Il fut heureux que je construisse le chalet du Queyras auquel les crues dévastatrices de juin 1957 l'avaient fait renoncer, il eut juste le temps de me savoir sous-lieutenant de chasseurs alpins, mais pas forestier.

Dans cette chaleur de juillet, peut on évoquer ce que furent les expéditions hivernales vers le col de Rousset ? Noël se passait toujours aux Fondeaux. On fartait la veille dans le garage les skis de frêne ou d'hickory massif montés de gros boudins à ressort, un vieux fer de lingère faisait fumer un fart à l'odeur repoussante ; tout à côté, les grappes fripées de clarette que Richaud avait pendues à des fils de cuivre dans les armoires.

Le matin c'était le départ dans la 401 familiale couleur aubergine, avec le matériel de ski un grand arrosoir ; dès l'arrivée au Rousset, après avoir manœuvré les portes en bois du tunnel fermées contre les congères, on vidangeait le radiateur et on partait pour Beurre et les Econdus. De retour, on demandait au refuge un plein arrosoir d'eau bien chaude qu'on versait dans le réservoir sinon la « tante Coralie » ne démarrait pas.

Oui, papa prenait le temps de faire avec nous, de créer l'événement, de construire la tradition, de transmettre les vertus de l'effort, sans excès de tendresse.

Sans doute mes sœurs ont elles des choses à dire, des faits et des ressentis qui reviennent de cette époque ou d'avant, de Palavas ou il les faisait jouer dans le sable, du Brésil, ou des temps d'après avec les petits enfants. Il affectait de les traiter de larves pendant la phase rampante et même jusqu'à 7 ans mais quand ils grandissaient ça devenait plus intéressant et on pouvait leur prendre la main. Francine me dit un jour, peu avant sa mort (en 2004 déjà), qu'elle ressentait encore le chaud de sa main comme un grand bonheur. De son côté notre mère, l'infirmière, la cheftaine, faisait tout ce qu'elle devait admirablement et sans compter jusqu'à l'épuisement, peut être sa main était plus froide.

CET HOMME...

René avait un socle culturel et moral extrêmement solide, il aimait la tradition sans en être entravé, il détestait les révolutions ; je crois qu'il n'aurait pas compris mai 68 qui lui a été épargné, l'université sauvagement occupée lui aurait été insupportable, aurait il eu un bref moment de jubilation à voir ébranlé le pouvoir du Général ?

Contre la révolution mais capable de radicalité à la mesure de son engagement et de sa passion. Il était volcanique, sanguin, sans détours, il abhorrait la tiédeur et le neutralisme, il était le contraire du politique calculateur et dissimulateur de ses motifs et de ses pensées profondes. Il a sans doute pu être injuste contre Beuve-Méry certainement, il y a des tempéraments inconciliables et on ne se refait pas, injuste aussi contre les mollassons, il ne

comprendait pas qu'on puisse être hésitant, faible et le disait sans ménagements, car il aimait les bons mots qui font parfois des dégâts, mais sans méchanceté.

Et non sans états d'âme quoique sa pudeur l'empêchât souvent de laisser paraître son versant humain. Au gouvernement provisoire, alors que les règlements de compte risquaient de salir le droit et la victoire, il a toujours appelé à la réconciliation et à la mesure, il reçut les aveux d'un homme tourmenté, il n'avait pas de sang sur les mains mais il n'avait pas eut la bonne attitude et peut être certains en avaient pâti, il voulait se livrer et s'expliquer devant la justice, René lui a conseillé de disparaître quelque temps pour attendre une justice plus sereine.



*Rando vélo avec les neveux
Jacques et Yves de Rougemont et
Henri Brondel (?)*

Dans ses domaines terriens il était un seigneur et on ne discutait pas ses instructions, il aimait faire plaisir à ses amis et épater un peu ; mais il avait aussi le don de proximité, parler et partager avec les bergers ou les chasseurs de Bénevisse.

C'était un fidèle, à sa famille proche et aux familles alliées, il avait beaucoup d'affection et de bienveillance pour certains neveux qu'il conseillait ou emmenait en montagne, Jacques et Yves de Rougemont, Robert et Pierre Bonniot, Jean Roume fidèle à ses amis de jeunesse, au protestantisme qui a façonné son éthique et qui était autant sociologique que religieux. Et finalement c'était un modeste comme Henri Guitton l'a si bien dit sur sa tombe, il n'a pas voulu être ministre et a refusé de belles nominations, sans doute savait il qu'il ne pourrait pas « fermer sa gueule » selon le bon mot de Chevènement.

Il est donc resté au delà de tout un homme libre, il a voulu que sur sa tombe soit inscrit le verset de l'épître de Paul aux Galates : « c'est pour la liberté que Christ nous a affranchis »

JPC mars – juin, 8 août 2018